

RAWAGE

NUMÉRO 10 - L'INVISIBLE 2015

MAGAZINE DE CRÉATION
LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

DEFENDRE
INFORMER
SOUTENIR
REPRÉSENTER

AGL

WWW.AGLOUVAIN.BE



RAVAGE MAGAZINE EDITEUR RESPONSABLE : Mathot Claire, passage des Dinandiers 3/301 - 1348 LLN
IMPRIMEUR : Diffusion Universitaire Ciaco (DUC)
COMITÉ : Apostolidis Alexandre, Charlier Tanguy, Duterme Tom, Laurant Nicolas, Mathot Claire, Mattenet Alexandre, Vandermosten Thibault, Wannyn Jessica, Willocx Anne-Claire
AUTEURS ET ARTISTES NUMÉRO 10
ALES LOIC, CACHAU HENRI, DUTERME TOM, DUVIEUSART SIXTINE, FROBISHER ANDREW, GALLAIN FRANÇOIS, GILSON LAURENT, HOUTART MANON, LEGUILLOU GILLES, RIÉRA VÉRONIQUE.
MISE EN PAGE ET PHOTO DE COUVERTURE : NAVID O'LARI
TOUS CERTIFIENT ÊTRE LES AUTEURS DES TEXTES, DESSINS ET PHOTOS PUBLIÉS SOUS LEUR SIGNATURE ET EN ASSUMENT L'ENTIÈRE RESPONSABILITÉ QUANT AU CONTENU.

Ravage est un magazine bilatéral !
Envoyez vos idées, vos textes/dessins/
créations, vos avis, un mot gentil,...
RAVAGE.MAGAZINE@GMAIL.COM
RAVAGE-MAGAZINE.WIX.COM/RAVAGE
KAPRAVAGE@KAPUCLOUVAIN.BE
Join Us on Facebook : RAVAGE
... pour plus d'info !

NOUS NE SOMMES PAS DES AUTEURS NI DES ARTISTES
PROFESSIONNELS, RESPECTEZ NOS OEUVRES !

Nous vous rappelons qu'en vertu de la loi, les auteurs disposent sans aucune mesure spécifique de tous les droits concernant leurs œuvres respectives. Cela signifie, entre autres, l'interdiction pour tout tiers de copie, partielle ou complète, redistribution ou modification des dites œuvres, et ce, pour tout pays, sans l'autorisation expresse de son auteur. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter la loi belge du 30 juin 1994 sur les droits d'auteur et droits voisins.

PHOTO DE COUVERTURE :
*L'invisible est essentiel
pour les yeux*
(jtats mps)

Edito

Chers et chères ami(e)s,

C'est un rôle que je n'ai pas encore eu l'occasion d'incarner, celui du premier à être lu dans ce magazine. Cinq ans d'existence pour lui déjà et un héritage qui pèse sur les épaules, mais le défi est à la hauteur de ses promesses.

Je ne prétendrai pas égaler la verve ni le talent de celui qui fut à ma place (gloire et beauté à lui), mais je tenterai au mieux de retranscrire ce que l'expérience Ravage me fait vivre au quotidien, entre envolée lyrique sur des demi-idées et matinée de remise en forme de la veille. Cette année, comme le fut l'année dernière avec la transition vers le monde des kots-à-projet, est placée sous le signe de la nouveauté : nouvelle équipe (des jeunes pousses) et nouveaux projets. Je ne vous cache ma joie de voir aboutir toutes ces ambitions d'un soir et ma fierté de chapeauter toutes ces petites têtes blondes.

Car ce Ravage ne serait rien sans les mains qui le construisent au quotidien. Qui le font réfléchir, le font grandir, le font connaître et lui font explorer des terrains inconnus. En cette occasion, je souhaite leur rendre hommage en leur donnant la parole. Ils pourront dès lors s'exprimer sur leur expérience, vous la faire partager brièvement comme les auteurs de ce magazine vont vous faire partager leurs écrits, leur monde, leur invisible, juste pour un moment :

Thibaut : « Un magazine gratuitement publié
Une occasion d'être publié
Notre chance à tous de partager »

Claire : « Le Ravalage de fierté face à l'horizon des nouveaux projets ; la rêverie des vieux de la vieille qui ont créé un truc transbahuté vers nous, à nous dans nos mains ! »

Anne-Claire : « Soif de lecture ?
Ravage, de création notre abreuvement
Ravageurs, distributeurs de bonheur »

Tanguy : « Notre engagement au service de votre créativité, notre expertise au service de votre motivation ; et toujours moins cher que la concurrence »

Jess : « Fromage, Carnage, Ravage »

Léon : « Quid »

Tom : « Qui sommes-nous ? Un aréopage de pluminifés infatués non sécularisés ? Plutôt un groupe d'étudiants sensibles à votre inventivité et soucieux d'en faire écho. »

Tous et moi-même vous souhaitons une bonne lecture,

Nico, président du Kap Ravage

L'invisible est partout ; dans un cliché entraperçu, dans une phrase dont le sens nous travaille...Parfois l'invisible fait peur, la folie et la mort nous guettent... Le souvenir nous rend nostalgiques, et parfois nous enchante – tout ce que nous ne voyons pas qui est immense

La liberté des uns visibles s'arrête là où commence celle des autres invisibles

Je suis là. Je crie. Je hurle.

Mes cris sont-ils si faibles pour qu'ils ne les entendent pas ?

Nos cris sont-ils si négligeables pour qu'ils ne les écoutent pas ?

Et chaque seconde qui passe est toujours autant une torture.

Pour moi, pour nous, pour elles et pour eux.

Nous sommes un, nous sommes seuls.

Cela fait si longtemps, maintenant.

Pourtant nos vies sont si courtes,

De par la lame du couteau mal aiguisée passée sous notre gorge.

Certains leur auront demandé

Le plaisir justifie-t-il la violence ?

Non, mais oui.

Non, bien sûr, mais oui car ce n'est pas pareil.

Nous restons oubliés ; invisibles à leurs yeux.

Nous sommes là, à crier, à hurler.

Nous restons les victimes de leur plaisir.

C'est parce que ça a toujours été comme ça

Que cela fait si longtemps, aujourd'hui.

Certains mèneront notre combat

Jusqu'à ce que chaque cage soit vide.

Liberté, nous te crions depuis tellement longtemps.

Jusqu'à ce que chaque cage soit vide.

François Gallain

Malah'

Ils la haïssent. Tous. Ils la haïssent tous, tous autant qu'ils soient. De l'adolescent qu'elle a refusé d'emmener à la mère dont elle a emporté l'enfant. Ils la haïssent, et ils la craignent. Ils craignent ce qu'elle représente.

Et ça fait mal. Les regards haineux, les visages apeurés dès qu'elle est évoquée. Ça fait mal. Elle sait qu'elle devrait les ignorer, qu'elle devrait continuer à avancer sans s'en soucier, elle le sait, mais elle n'y arrive pas.

Ils continuent. Continuent à la haïr alors qu'elle ne fait que son travail. Elle n'a pas choisi cette voie, on lui a dit « Voilà, c'est ton tour maintenant, c'est à toi de travailler. », et elle a obéi.

Elle avait essayé, pourtant, d'arrêter. Vraiment essayé. Mais elle avait échoué. Ca n'avait fait qu'empirer la situation. Elle avait été obligée de reprendre le travail après moins de deux mois. Et elle avait dû travailler deux fois plus pendant plusieurs années avant que la situation redevienne plus ou moins normale.

Et ils l'avaient haïe encore plus après cela.

Elle soupire, chasse ces pensées noires en secouant la tête et sort de la maison. Elle marche vers sa prochaine destination. Les gens la regardent étrangement, mais ne la reconnaissent pas. Ils la regardent parce qu'elle étonne. Parce qu'elle est pâle, très pâle. Parce que ses cheveux noirs sont longs, très longs. Parce que ses yeux clairs, si clairs, la font passer pour une aveugle, mais qu'elle n'a aucun problème pour se déplacer. Parce que sa robe en velours noir à col haut et à manches longues semble sortir d'une autre époque et parce qu'on est en juillet. Elle fait semblant de ne pas s'en apercevoir, parce qu'elle sait que s'ils savaient, ils la regarderaient avec ces regards haineux ou apeurés. Ils la traiteraient de tous les noms, et elle ne veut pas y penser, parce que ça fait mal. Et elle a déjà assez souffert.

Elle ferme les yeux un instant, les rouvre, et s'engouffre dans l'hôpital en même temps qu'une jeune femme avec un bouquet de fleurs.

Elle évite l'ascenseur, lui préfère les escaliers. Elle sait parfaitement où elle doit aller, elle prend son temps. Ce n'est pas la première fois qu'elle vient chercher quelqu'un ici, au contraire. Elle est venue il y a quelques jours encore. Mais encore une fois, elle avait été accueillie par des regards haineux et par des cris désespérés. Elle secoue la tête. Elle ne doit pas penser à ça, ne doit plus penser à ça. Un étage, puis deux, puis trois, puis quatre. Le cinquième, enfin. Elle sort de la cage d'escalier, pénètre dans le corridor blanc aseptisé. La septième porte, à gauche.

Elle frappe à la porte, poliment. Une voix rauque, un peu chevrotante, qui lui dit d'entrer. Elle pousse la porte, entre. Il n'y a qu'une seule personne dans la pièce, un vieil homme, allongé dans un lit. Pâle. Ses mains tremblent, incontrôlées. Mais des yeux bleus, bleus perçants, toujours alertes, qui se fixent sur elle, même s'ils ne peuvent la distinguer très clairement sans les lunettes qui reposent actuellement sur la table de chevet. Seules. Pas de photo de famille, pas de cartes. Et lui aussi il est seul. Seul dans cette pièce, seul dans sa vie. Tous ses amis sont partis déjà, bien avant lui. Il est le dernier.

Elle entre, il la regarde, et elle s'assoit sur le bord du lit.

« Bonjour. » Sa voix est posée, douce. « Je suis venue vous chercher. »

« Je t'attendais », répond le vieil homme. « Comment t'appelles-tu, petite ? »

Elle a la main levée, prête à se poser sur la poitrine du vieillard, et elle s'arrête. De tous ceux qu'elle a emmenés avant, pas un seul n'avait demandé son nom. Pas un seul.

« Malah'. Ca veut dire « ange », en hébreux », répond-elle simplement.

Il la regarde, et il sourit.

« Merci, Malah'. Je suis content que tu sois venue. »

Elle tressaille, mais se reprend aussitôt. Puis elle pose sa main sur la poitrine du vieil homme, et elle regarde ses yeux se fermer doucement. Elle pose ensuite sa main sur le sac qu'elle porte à son côté, puis elle se lève. Elle est déjà sur le seuil quand elle se retourne.

« Non. Merci à vous. »

Et elle part, sans une parole en plus. Quand l'infirmière découvre le corps, elle est déjà loin.

Elle marche, silencieuse. Ses pas la mènent à un pont, et elle s'arrête. S'appuie contre le parapet. Regarde l'eau qui passe sous le pont.

Elle est troublée. Ca ne lui est jamais arrivé, d'être troublée, depuis qu'elle a commencé ce travail. Mais cet homme... Cet homme lui a demandé son nom. Cet homme n'avait pas peur d'elle. Il était content de la voir. Il l'avait attendue. Et il lui avait souri. Et l'avait remerciée. Il l'avait appelée par son prénom. Il était le premier à l'avoir appelée par son prénom. Personne ne l'avait jamais fait.

Elle avait eu différents « surnoms », depuis qu'elle avait commencé ce travail.

Il y avait eu **la dame en noir**, d'abord, sous prétexte qu'elle était toujours vêtue de noir.

Puis, il y avait eu **la faucheuse**. Comment ils étaient parvenus à lui infliger ce surnom-là, elle l'ignorait, mais elle ne l'aimait pas particulièrement non plus.

Le dernier, elle le haïssait, parce qu'il se rattachait à son travail, et uniquement à son travail. Et elle refusait de laisser son travail la définir. Elle était encore sa propre personne. Enfin, elle le pensait.

Elle était encore Malah'. Elle n'était pas **la Mort**. Pas encore. Pas totalement.

Sixtine Duvieusart

*j'pense à toi de ma ruelle avec les chats, les chats
d'gouttière, quand y'a la lune qui me regarde ou que
les oiseaux s'couchent dans les briques couleur soleil,
quand tu m'regardes comme ça c'est la mer que je vois
la mer si belle qu'on ne voit qu'elle*

Gilles Leguillou

Le café des âmes perdues

Le magasin est sombre, juste éclairé par la couleur des yeux des chats sauvages qui s'empilent dans la poussière. Il y a des femmes, mannequins de cire, de porcelaine qui se taisent là-bas au milieu du couloir des vies usées. Des hommes, des vieux qui ressemblent à leur manteau ou pire à leurs chaussettes pas reprises. C'est ça ma profession à moi, je m'occupe du terne, du morne pour en tirer du jus. Et le jus, c'est le meilleur, le beau, parfois des sourires et des bonheurs, mais ça c'est rare. Des gens qui ont fané comme des fleurs et qui ne savent plus comment s'entretenir. Alors je les recueille et je les soigne. Avec des mots qui brûlent comme mes tisanes. Des gâteaux secs et puis du vin. Beaucoup de vin. Mais pas celui qui traîne dans les flasques et les bordels. Du vrai, du bon, qui a du goût. J'aime l'odeur des aromates, le bruit de la ferraille qui s'active. Alors on le fait nous-même avec du raisin importé de France.

Sur le seuil de mon étroit cabinet des âmes en peine, s'égrènent les chansons rauques du désespoir. Il y a même des enfants qui viennent maintenant, ne sachant pas vraiment trop où aller. Je ne sais pas où les mettre, ceux-là. Alors je les mets avec les chats. Au moins il fait chaud et ils partagent le lait.

Il y a ici pas mal de gens. Qui toussent, qui pètent tous ensemble. Derrière la fenêtre huileuse de la cuisine, au fond du jour, s'éparpillent les jeunes travailleurs, gris de la suie qui coule des briques. Ils font du bruit. Charrettes, cadavres de légumes par terre, ça glisse. Déraper parfois. Et là, ça fait encore plus de bruit.

Toutes les saisons sont différentes. Là, c'est l'hiver et il y a de la buée collée le long des vitres sales de la baraque. Une vieille bicoque rachetée deux sous à mon arrière grand-oncle vendeur de fumées.

Elle me sert de cabinet et de salon de thé. J'ai eu cette idée un jour de grand vent où la lumière semblait avoir disparu derrière les clochers glacés de la vieille ville. Je marchais dans la ruelle déserte, suivant les rigoles creusées dans le sol fuyant et froid comme la mer. Les parents nous disent qu'il n'y a pas de monstre sous notre lit mais c'est faux. Ou du moins ils se trompent sur un point : ils ne se retrouvent pas que sous les lits. Les monstres se cachent partout, surtout empilés derrière les porches, dans la saleté et le brouillard opaque des faubourgs. Et ceux que je vis ce jour-là dans leurs guenilles, comme des bougies éteintes, se traînent avec leurs barbes longues jusqu'à terre, avec leurs yeux grenouille couleur de pluie, me saignèrent sauvagement l'organe que l'apothicaire de la rue d'la Fenouillère appelle le cœur. Épuisés, ils ne tenaient même pas debout, se balançant maladroitement d'un pied sur l'autre, la méchanceté creusée au fond des yeux. Livides, hagards, titubant comme des gouttes d'eau qui boivent la tasse. Je donnais mes maigres courses à un groupe de gens voûtés, cassés et je passais vite mon chemin. Ils respiraient les fleurs du mal et leur odeur de pourriture, comme un parfum, a imprégné mes vêtements. Sur le chemin du retour, les cris pleuvaient, coulaient de chaque fente, de chaque trou. Comme du verre brisé, la détresse des chiens humains qui n'ont ni os ni viande à ronger. Bourdonnement infernal contre mes tempes rougies. Leurs yeux se troublaient de larmes de sel en même temps que mon asphyxie montait, au fur et à mesure que j'escaladais la volée des marches de l'angoisse. Alors j'ai fait demi-tour et j'ai donné ma veste à un des enfants qui riait

nu dans la fange. Il m'a regardé et m'a fait un signe, simple et discret. Sans dire merci mais tous les plus jolis mots du monde étaient barrés dans son sourire taille de lune. Et il a disparu dans les grandes pierres, d'un coup comme ça sans prévenir.

Et, maintenant, du haut de l'escalier sans rampe de mon café des âmes perdues, je souris. Il y a en ce moment soixante-six vies en instance de réparation. Ils restent le temps qu'ils veulent, le temps que ça colmate. Le temps que la blessure soit moins vive, moins criarde. Au large de mon habitation, j'ai fait construire un potager, immense terrain de jeu pour grands enfants en réapprentissage. Il y a du vent mais c'est pas grave. J'aime le bruit des brises qui se perdent dans les roseaux chanteurs.

J'essaye de m'occuper des bougres. Je les ramasse et je les jette sur mon dos, je vais les chercher dans les taudis infâmes. J'arpente les trottoirs rongés par la misère pour les trouver, les débusquer. Les ombres livides qui se traînent à la lueur rouillée des lampadaires. Ils ne sont pas difficiles à repérer. Ils se sont arrêtés il y a un moment et sont restés collés aux murs, et en portent maintenant la teinte rougeâtre, violacée. Ils sont rongés par les barbituriques, certains crient. Les gens les appellent des fous. Ils sont invisibles dans la poussière. Le soleil ne les éclaire plus. Alors j'ai décidé de les aider.

J'avais hérité d'un petit domaine d'un ancien nom illustre, seule gloire de notre misérable famille de prolétaires, et plutôt que de le garder jalousement pour moi, je l'avais donné, offert à ceux qui souffraient plus que moi. Du cœur surtout. Des hébétés froids comme la lune un soir d'hiver, abandonnés sur les pavés par leurs familles, leurs proches. Des tous jeunes aux doyens, précipités dans la sueur immonde de la rue. L'enfer est bien sur terre, à deux pas de là, derrière les poubelles, érigées comme des frontières. Il y a derrière les oubliés de la société. Ceux qui sont gris et qui n'ont plus de nom. Ils ne savent plus qui ils sont, leur identité abandonnée quelques années plus tôt sur le bois des comptoirs, dans une chope de bière mousseuse comme la mer. Il avait voulu, l'oncle corbeau, une dernière affaire avant de s'éteindre comme une vieille bougie. Il avait toujours été difficile à manœuvrer, solide comme le roc, les idées froides et claires. Un sombre calculateur en quelque sorte. J'avais dû négocier le domaine contre le bruit trébuchant de quelques deniers qu'il emporta peu de temps après dans les plaintes sordides de sa tombe. Il souriait quand on le jeta dans le tombeau, une mince fente pâle et avide tordait la partie basse de son visage. Un avare désire en général être enterré avec son or. Lui avait voulu emporter tout ce qui semblait lui être cher. Sculptures en bronze, tableaux d'époque, liqueurs du Roy, son dernier baluchon fut son cercueil, construction énorme, alambiquée, bizarre, fondue dans le sol de sa portion rectangulaire de cimetière.

Le vieillard décharné disparu, il ne restait plus que moi. Et le domaine dont désormais je disposais. Puis, je dus faire face aux nombreux détracteurs, aux jaloux et aux membres de la famille qui ne s'étaient jamais manifestés auparavant et qui réapparaissaient comme des fantômes surgissant de nulle part. Avec l'aide d'un habile ami faiseur de droit et de justice, nous les fîmes déguerpir.

Et enfin, nous fûmes tranquilles. J'entreprenais aussitôt de convier des esprits vertueux, des redresseurs ainsi que des infirmières. Je cherchais partout, dans les universités, les hôpitaux, les forges bouillantes des artisans et des artistes pour recruter à tour de bras mes futurs médecins des âmes. Ils se ressemblaient tous. Les lèvres rouges éclatant sur un visage blanc comme un ciel rempli de neige, des cheveux fumeux qui s'éparpillent en grosses boucles brunes quand ils tombent sur le cou, la chair fragile et le rire facile dans la gorge et dans les yeux. C'était le modèle de Redresseur de trajectoire que je m'étais imaginé. Ils travaillaient sans relâche, ne s'essouffant que dans les bâillements du jour, habiles, efficaces, d'une profonde gentillesse.

C'était ces gens-là qui devaient arbitrer la vie de mon futur établissement. Je pris les contacts et les conviais à travailler avec moi. Certains répondirent oui. D'autres me firent la grimace. Et mon équipe fut constituée.

Le matin, quand mon logis s'étire encore dans les premières lueurs du jour, ça sent bon le café chaud, le pain, le feu des nuits qui gronde encore dans l'âtre. Il y a beaucoup de petits bruits, la maison vit. Pleine de la langueur voluptueuse du sommeil, engourdie, et pourtant énergique et dispersée. Tout ceci se passe en même temps, sans que personne ne se gêne vraiment jamais. Je vis dans une ruche où chacun va à son rythme, comme une grande fête publique, un bal silencieux où les cavaliers ne marchent pas sur les pieds des demoiselles.

Dans ma cabane des couleurs il y a aussi des musiciens, recrutés quelques années plus tôt dans la cave étouffante d'un bouge miteux. Ils braillaient plus qu'ils ne jouaient, leurs mélodies disloquées, métalliques, insupportables, courant le long des murs décrépis et se confondant avec les hurlements des grosses filles du premier étage. Ils semblaient tristes, sourds, noyant leur amertume dans le vin du souvenir, errant sur les cordes désaccordées, fantomatiques. Leur parler fut difficile tant ils étaient sombres, taciturnes. Le mal qui les rongait semblait inguérissable. Buveurs de sang courbés sur les maigres recettes du cloaque, les tenanciers les maintenaient dans la torture, cloués à leur instrument, à la dérive de la musique. Ils devaient mal jouer pour ne pas déranger. Ceux qui boivent et ceux qui finissent par terre. Ils avaient été jadis des musiciens prometteurs avant de tomber entre les griffes du Jack, trop candides quand on leur proposa un « pont d'or » immarcescible.

Pour les libérer, je dus les acheter comme des vulgaires esclaves. Ils me regardèrent tristement, désabusés, et me demandèrent si je les emmenais dans un endroit meilleur. Le patron encaissa les pièces de la honte qu'il se hâta de glisser dans une des innombrables poches de son manteau de nuit et retourna derrière s'occuper de ses filles.

Il leur fallait un port, un endroit où s'arrêter, où reposer leurs mains abîmées et oublier le temps qui passe.

Je craque une allumette, elle danse un peu et puis s'arrête. Elle s'éteint et coule par terre, en même temps que sa mince silhouette. Ces petits copeaux de bois qui se consomment, ce sont un peu les pauvres hères que je ramasse. Le cycle n'est simplement pas du tout le même. Mon hôtel gratuit pour âmes en peine tend à inverser le cours des choses, à faire prendre au temps un détour imprévu. Quand ils rentrent en même temps que leurs problèmes, ils sont noirs et rabougris. Quand ils en sortent, ils ont des idées plein la tête et un sourire gros comme une pastèque. Je suis en train de construire une école. Pour les sourires et les idées plein la tête.

J'ai rencontré des filles, beaucoup de filles. Des jolis brins, des moches, des camées. Je leur ai fait la cour, à toutes, même dans les bordels où je préférais chanter au lieu de les baiser. Les filles sont des fleurs pour qui on rêve, pas des objets. Dans ma maison des quatre vents il n'y en a qu'une qui fait l'objet. Je l'avais prévenue pourtant avant qu'elle ne se fasse robotiser par le charlatan de l'impasse Hugues. Maintenant elle ne marche plus et couine comme une cafetière. Les autres filles sont belles, libres et légères, laissant traîner dans l'air le parfum suave de la paresse d'un soir de mai. A demi cachées derrière leurs ombrelles en soie de Chine, elles rient. Je crois que je ne pourrais pas me passer de leur présence.



LAURENT



Rendez-vous

Le temps d'un regard sur la grande horloge de la place, je presse le pas pour ne pas manquer le rendez-vous. Les rues et les passants défilent sur les pavés de la capitale, je marche d'une imperturbable rigueur. Les seules pauses que je m'accorde sont celles des quais de métro. Un homme hirsute stationne, position couchée sur un banc, aux abords du quai, figé, le regard immobile. Je décide de ne pas lui prêter attention, son corps a l'apparence du bronze et tel quel, ne semble plus avoir la force de se déplacer.

La rame arrive dans un fracas et il me voit, toujours de son regard immobile, m'élancer à l'intérieur. Je reste debout, je n'ai pas plus de deux arrêts à faire. Une main sur la barre métallique du centre, l'autre s'engouffre dans ma poche et tâte ma montre. L'opercule s'ouvre, 20h37. Ma paume sent les à-coups de la trotteuse, des petits cliquetis... qu'il me semble entendre au creux de mon oreille, des sons plus forts que le crissement métallique des tunnels. Ma main gauche desserre un peu la pression sur la barre et je me laisse bercer par ces rythmes réguliers, de droite à gauche pour avancer dans le noir du métro.

Cinq minutes... deux minutes... un arrêt, les portes s'ouvrent et je sens l'air frais du mois de décembre et de la nuit tombée. Les mains dans les poches, la course continue alors dans les croisements des rues. J'entends toujours le cliquetis de la trotteuse. Une rue... deux avenues... 43 passants, j'aperçois alors l'aiguille de ce monument qui se dresse vers le ciel. Un ciel uniformément noir avec un point lumineux unique, la Lune. Elle poursuit sa course et se poste maintenant presque au-dessus de la pointe du monument.

Je marche toujours et cette aiguille se fait plus grande dans le ciel. 21h52. Plus de passant, rien que des silhouettes figées dans leur mouvement, les jambes fondues dans le macadam. Je continue à courir. L'aiguille court elle aussi dans son cliquetis sonore. La seule chose qui brûle mon esprit est le rendez-vous.

Les voitures, phares jaunes ou rouges, ralentissent de plus en plus pour que leurs courses ne soient plus que des traînées lumineuses à l'arrêt. La course s'affole, ma montre éclate et des éclairs rejoignent la terre et la pointe de l'aiguille. Mes jambes font du sur-place et collent à la route, je pense faire 100 mètres, j'en fais 5. Des filaments graisseux tombent de mon pantalon et me rattachent au sol. 22h16. Je risque l'instant d'un regard, la Lune rougeoyante frôle la pointe illuminée et irradiée d'éclairs, un spectacle sur rendez-vous.

Je trébuche, 22h32. La rouge coupole rejoint silencieusement l'axe du temps. Je suis presque à 33 secondes de là, figé dans le silence qui a maintenant recouvert d'un linceul la ville entière. Rien ne bouge, rien ne s'entend, juste une lumière intense, d'un blanc pur et les ombres des passants et des voitures, transformés en marbre noir. Même le cliquetis ne résonne plus à mes oreilles, son instant s'est envolé.

Andrew Frobisher

Dépression

Le tohu-bohu me voit naître. Une déflagration fulminante accueille mes tympans encore humides dans une atmosphère méphitique. Je ne discerne de cet amas sonore sulfureux pas une voix, ni une intonation ni un rythme. Rien de rassurant, nul anesthésiant, aucun apaisement ; seulement une mixture criarde qui intimiderait les plus robustes des nouveau-nés.

Une ombre apparaît au cœur du cagibi où je vis et gis. Ce spectre résonne dès lors comme un pou-droisement, une permission d'espérer, une éventuelle issue vers un monde meilleur. Probablement candide, potentiellement utopiste, assurément optimiste, je suppliais mânes et dieux pour que cette silhouette ombreuse d'une rondeur lénifiante clôture le supplice. Elle n'en sonna que le préambule.

L'ogre supplanta son reflet. Cette moire gorgée d'espoir s'évanouit au profit de sa sinistre source. M'annonçant mon dessein, ce licencié poussah poussait sous ses paumes un cadavre vidé... celui de mon frère. La résurgence d'un être cher sans chaire m'imbiba dans le psychédélique. La géhenne appartient désormais au passé ; l'inconscience m'affranchit de la conscience, la moiteur du cœur drogué éclipse l'âpreté de l'esprit lucide, le loukoum cérébral se substitue à l'acuité nerveuse.

Couché. Roulement. Debout. Réveil. Cantonnant d'antan ma perception aux fluctuations, l'atonie s'assoupit, réveillant mes sens, face aux tisons de sévices acérés. Lorsque s'harmonisent pétulance chirurgicale et sentiment d'impunité, les frontières du fantasme féroce se floutent. Le bourreau m'éventre, me perce. Soucieux de ne pas m'abandonner au lymphatisme, il me jumelle à une fontaine aérienne par d'infâmes canules. Dans un premier temps, ces tubes turpides m'assèchent, suçant ma salive. Tari et flirtant avec l'asphyxie, j'adjure la mort ; le tortionnaire se plaît à pérenniser l'agonie.

Dans une inspiration continue, les drains m'absorbent ensuite mon sang. Tout mon plasma y passe, j'y trépasse. Ultime lucarne d'ici là, déjà voilée par l'au-delà : j'entraperçois les frères du spadassin, buvant ma sève flavescente, et croise le mien, convoyant une vie évanescente. Bref, je fus fût.

Tom Duterme

je transgresse et tu fuis
aux paradis des noctambules
là où sur un fil tu funambules
ce rêve qui ce reflète cette nuit

aérienne dans les espaces
de mon Coeur où tu as ta place
aux loges d'un balcon
où en lettres d'or est écrit ton nom

alors aux aurores
tu te veux boréale
et de ton lit tu sors
belle comme le cristal

Véronique Riéra

Aux premiers vagissements, aux premiers souffles de vie
Une bonne fée se pencha sur le berceau
Et dans un élan d'euphorie
Se livra à une étrange kyrielle de mots
Sans doute la bonne fée
Était-elle mal éveillée
Ou avait-elle perdu la raison
Car d'innombrables dons
Elle dota le petit nourrisson
Peut-être était-elle animée
D'une soudaine générosité
Ou avait-elle la main légère
Car on ne peut décompter
Les atouts qui furent offerts
À l'enfant nouveau-né
Cette incroyable progéniture
Issu d'esprits inspirés
J'ai nommé bien sûr
Dame Littérature
Au fil du temps, en grandissant,
Elle se lia d'amitié
Avec Monsieur Espace et Monsieur Temps
Elle découvrit une autre dimension
Celle de l'intelligence, des idées, des émotions
Et grâce à Madame Esthétique
Ils formèrent la fine équipe
S'évertuant à transmettre
Le caractère insaisissable du réel
Et même à l'étendre au moyen de lettres
Au-delà de notre finitude rationnelle
C'est ainsi que Monsieur Espace
Avec l'aide de Dame Littérature
Des frontières du monde, fit l'impasse
Et donna aux idéologies et cultures
L'occasion de voler, de voyager
À travers monts et vallées
Monsieur Temps, quant à lui
De l'illustre égérie
Littéralement s'éprit
Il se sentit l'âme d'un héros
Lorsque tous deux
S'unirent en duo
Éperdument amoureux
Elle était son ambassadrice
Tout à son service
Pour assurer la pérennité
Des faits et gestes de nos aînés
Et pour professer
Les connaissances et facultés
Des générations passées
Monsieur Temps trouva alors du sens
À sa miraculeuse existence

Il comprit que sa dulcinée
 Sa chère et tendre Littérature
 En dépit de sa fugacité
 Contribuerait à ce qu'il perdure
 Tandis que pour leur part
 Intelligence, Idées, Émotions
 Aspiraient avec espoir
 À un moyen d'expression
 Apte à évoquer leurs mystères
 À diffuser leurs chimères
 Leurs recherches d'un mécène
 Demeuraient désespérément vaines
 Lorsqu'enfin elles comprirent
 Qu'une plume pouvait suffire
 À les faire aboutir
 Afin que les consciences
 Jouissent d'une rémittence
 De leur constante effervescence
 L'expression de leur nature
 Par le biais de la littérature
 Touche, provoque, enseigne, surprend
 Et soulage les esprits bouillonnants
 Il manquait cependant
 Un élément essentiel
 Pour ajouter du piment
 À cette incroyable ribambelle
 C'est alors qu'une élégante dame
 Vint couronner le tout
 Et épiça l'amalgame
 Pour en relever le goût.
 Madame Esthétique, en toute harmonie
 Y confère dès lors une touche de magie :
 Elle agence les mots
 Pour les embellir finement
 Elle témoigne du Beau,
 Elle suscite le ravissement
 D'une suave poésie,
 Chantée ou chuchotée,
 Déclamée ou susurrée,
 Elle adoucit les mœurs,
 Fait danser l'âme du rêveur
 Et en toute délicatesse,
 Donne lieu à de fabuleuses prouesses.
 Dame Littérature nous émeut, nous détend
 Nous turlupine, nous ébranle, nous apprend
 Et, forte de ses alliés,
 Elle nous ramène à la vie, à la réalité
 Car Dame Littérature use de ce pouvoir :
 Faire surgir le réel, le clamer au monde entier
 Et ainsi en faire un art
 À savourer et à célébrer

Passion et raison

Passion et Raison souvent se crêpent le chignon
Écartelant l'âme en question
La tiraillant d'arguments bien choisis
Pour l'influencer, la persuader et la faire prendre parti
Toutes deux poursuivent le même but :
Vaincre sa rivale dans cette éternelle lutte
Raison est ferme dans ses convictions
Propre sur elle et plus résignée que Passion
Parfois pessimiste, elle est surtout réaliste
Prévenante, protectrice et moraliste
Quant à Passion, que rien n'arrête
Elle nargue Raison et lui tient tête !
Orgueilleuse et arrogante
Odieuse et impatiente
Aux pires vices elle incite sans scrupule
De sa séduisante malice, elle manipule
Passion, malgré ses pulsions, est très habile
Elle cible le talon d'Achille
Et sans penser aux conséquences
Mène sa proie vers la folie et l'insouciance
Mais si Passion triomphe et arrive à ses fins
Raison, ne lâchant jamais l'affaire, de plus belle revient
En guise de réponse, elle prend son air grave
Et fait alors résonner sa voix de sage
Puis joue la carte de la culpabilité
Honte, déshonneur et remords à la clé
Passion, à force d'être repoussée et méprisée,
Ses avances que Raison ne cesse de refouler,
Bouillonne et remonte à la surface
Animée par une force pugnace
Quoiqu'il en soit, bien que la plupart du temps
L'une double l'autre et prenne les devants
Dilemmes et choix cornéliens
Jamais ne prendront fin
Passion contre Raison, Raison contre Passion
Leur alliance est dérision
Leur connivence est illusion

« Je ne suis pas un être humain, je suis de la dynamite. »
FRIEDRICH NIETZSCHE

« Vous savez quoi ? J'ai fait un rêve. Un rêve vraiment bizarre. Je crois que ça se passait aux alentours de Noël, y avait d'immenses guirlandes lumineuses accrochées un peu partout qui cachaient le ciel et les rares étoiles qu'on peut apercevoir depuis la ville. Le monde était devenu un horrible supermarché géant où les gens ne pensaient qu'à ce qu'ils allaient pouvoir acheter. Ils achetaient, ils achetaient, ils ne s'arrêtaient plus ! On aurait dit des robots, si, si ! Ils montaient en voiture, et allaient dans le supermarché géant pour acheter tout et n'importe quoi, s'en amusaient quelques temps, puis reprenaient leur voiture pour aller acheter autre chose qui ne les distrairait guère plus longtemps. Qu'est-ce qu'il y avait comme voitures, des grises, des bleues, des vertes, des longues, des petites, des spacieuses, y en avait de toutes sortes ! Des voitures partout, et aussi des supermarchés ! C'est ça oui, rien que des voitures et des supermarchés, des supermarchés et des voitures ! Et bien sûr les gens, des gens partout qui grouillaient, comme des fourmis autour d'un cadavre de sauterelle à mettre en pièces. Et moi j'étais au milieu de tout ça avec un petit livret de poésie que j'avais écrit, j'avais placé un chapeau devant moi pour qu'on me donne quelques pièces, car la poésie nourrit peut-être l'esprit mais creuse sacrément le ventre ! Et j'étais là, debout sur un petit tabouret, je lisais des vers à voix haute aux passants et aux passantes, à qui voudrait bien les écouter. Mais personne ne m'entendait, car les autos faisaient bien trop de bruit, et les gens n'arrêtaient pas de parler de ce qu'ils avaient ou allaient acheter, combien ça leur coûterait, les économies qu'ils allaient faire, ce qu'ils pourraient s'acheter avec les économies ainsi faites... Alors au bout d'un moment, vu que je savais que je rêvais, je me suis dit que moi aussi j'allais acheter quelque chose. J'allais pas rester là à me faire chier à déclamer de la poésie alors que personne n'écoutait. Je me suis creusé la tête et j'ai trouvé. J'ai descendu le Cours de la Marne puis j'ai bifurqué à gauche, je suis arrivé devant un sex-shop, je suis entré, et j'ai demandé s'ils avaient des poupées. Ils en avaient plein ! De toutes les sortes, de toutes les couleurs et de

toutes les tailles. Et réalistes avec ça ! Habillées, maquillées et tout le tralala. Ils les vendaient avec des culottes de rechange, et sur certains modèles, on pouvait même augmenter la taille des nichons, mais ça c'était en option. Elles étaient toutes en rang sur des étagères et chacune avait un nom à elle. Ivana la Russe, Cynthia la blonde, Mina la brune, etc. Alors j'ai sélectionné deux modèles qui me plaisaient et j'ai demandé à essayer, pour voir laquelle je préférais. Le vendeur a ri et m'a dit que c'était pas possible mais que de toutes les façons il n'avait jamais vu un client se plaindre d'aucun de ses produits. De plus, comme on approchait de Noël et qu'il aimait bien ma tête, il m'accorderait une petite ristourne. Alors j'ai choisi Clarisse, car je l'avais jamais fait avec une black. Vous allez me dire que c'est pas comparable vu que c'étaient des poupées, mais vous n'imaginez même pas comme elles étaient réalistes ! J'ai choisi Clarisse et il m'a demandé comment je comptais régler. Et là, je me suis aperçu que je n'avais pas un rond, pas le moindre centime. Alors il m'a dit de dégager. Je lui ai expliqué que je voulais faire comme tout le monde, que je voulais acheter, posséder, m'amuser quoi ! Et là il m'a viré manu militari. Je me suis retrouvé sur le trottoir, à nouveau au milieu des voitures, des gens et des supermarchés géants. Retour à la case départ. Avec une peine de cœur en prime. Clarisse... elle avait de si jolis yeux. Enfin, l'essentiel de mon histoire ne s'arrête pas là. Je suis parti vers les quais, en espérant trouver quelqu'un que je connaissais, mais je me suis rappelé que je ne connaissais personne. Alors j'ai stoppé, et j'ai remarqué qu'il y avait un type sur le trottoir d'en face qui parlait tout seul en tournant en rond. Je me suis approché, histoire de lier connaissance : « Je suis occupé, vous ne voyez pas ? » qu'il m'a répondu. Puis une jeune femme avec un imper noir : « Mais enfin, vous voyez bien que je téléphone bon Dieu ! ». Toutes ces personnes téléphonaient, toutes ! Sans exception ! Elles parlaient toutes seules à des gens qui n'étaient pas là et refusaient de parler à ceux qui étaient là pour de vrai. Vous allez penser que je suis vieux-jeu, mais je vous jure que c'en était vexant ! Moi ?

Je n'existais plus. Je devenais transparent. Et eux semblaient s'en foutre. Alors j'ai fait comme eux, je m'en suis foutu. J'ai crié : « J'm'en tape de vous tous ! » et je me suis planté là, l'air détaché, pas concerné pour deux sous. Mais j'ai commencé à me sentir mal, je me faisais bousculer, chahuter et surtout je commençais à m'emmerder comme un rat crevé. Alors comme à chaque fois que ça m'arrive, je suis allé dans un bar, j'ai demandé le journal et un demi. J'ai bu, j'ai lu, puis j'ai re-bu, re-lu, re-bu, re-re-bu et ainsi de suite. Au bout d'un moment je ne lisais plus. Je me suis enfilé trois litres. Je commençais à être chaud. Je suis sorti. Ou plutôt j'ai détalé car le serveur voulait que je paye. Ah, cette manie de payer, toujours, toutes les dix minutes, c'était comme une maladie chez eux : acheter, payer, payer, acheter. Moi j'avais juste envie de boire une bière, pas d'acheter quoi que ce soit. Et puis même si j'avais voulu je n'avais pas une tune en poche. A ce moment-là un type m'a arrêté dans la rue et a voulu me taper une clope. Je lui ai dit que j'avais rien, pas même un centime. Il m'a répondu qu'il ne me croyait pas, m'a insulté et s'est tiré en me faisant un doigt. Et là j'ai craqué. Je me suis mis en travers de la chaussée pile devant une voiture. Noire. Assez luxueuse. J'ai ouvert la portière, envoyé valdinguer la conductrice et j'ai pris le volant. J'ai foncé. A cent à l'heure. Je filais sur les boulevards. Je crois que j'ai renversé un flic, mais j'en suis pas sûr. J'ai appuyé encore plus sur l'accélérateur, j'ai pris la rocade, puis une sortie et là je me suis encore retrouvé au milieu de plein de supermarchés. Il y en avait partout ! Ils poussaient comme des champignons ! Ça n'en finissait plus et ça a fini par me rendre complètement fou. J'ai cherché des yeux et j'ai vu un énorme panneau publicitaire avec une super nana en string dessus. Elle ressemblait à Clarisse. J'ai totalement disjoncté. J'ai accéléré et j'ai vu trois lettres en face de moi : B-U-T. J'ai foncé droit dedans, droit dans la vitrine où il y avait des canapés, des tables, et des mannequins qui faisaient semblant de lire ou de rire. Et à ce moment là, au moment de l'impact, le rêve s'est arrêté. En y pensant mieux, c'était pas vraiment un rêve, c'était plutôt un putain de cauchemar. Mais dites-moi, c'est quoi ces tubes qui me sortent du bras et du nez ? Et pourquoi vous portez une blouse d'infirmière ? »

Loïc Ales

Ferme

La raison est morte ce matin
Et n'ouvre à quiconque
S'intitulera homme
Leurs lois sont obsolètes
Défunte l'hospitalité...

Ferme...
Derrière leurs fenêtres
Gisent des épouvantails
Vains leurs grimaces
De catins retirées
L'éternité singent...

Ferme...
Et n'ouvre à quiconque
Se prétendra homme
Ce matin l'irraison
Joue à gagne terrain
La défaite se précise...

Triomphe la vanité...

Ferme...

Henri Cachau

Envoyez-nous vos textes !

Nous vous remercions tous du soutien que vous apportez à Ravage
et pour les magnifiques textes que nous ne cessons de recevoir !

Sans vous, nous n'existerions déjà plus !

Continuez à nous envoyer vos textes et créations artistiques/littéraires
de toutes sortes nous nous ferons un plaisir de vous publier.

A bientôt pour le prochain numéro !

ravage.magazine@gmail.com

